



REVUE PHILOSOPHIQUE

de la France et de l'Étranger

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

Fondée en 1876 par TH. RIBOT
Continuée par L. LÉVY-BRUHL

Directeurs : E. BRÉHIER et P. MASSON-OURSSEL

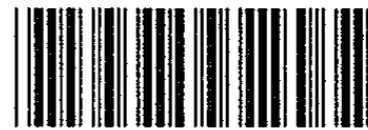
67^e et 68^e ANNÉES

CXXXII

JANVIER A JUIN 1942-43

Revue philosophique de la France et de l'étranger 132

1942/43



* 1 7 2 7 5 *



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Revue critique

Une Psychologie du langage littéraire : Jean PAULHAN

« Les Fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les Lettres », Gallimard, Paris, 1941.

Les *Fleurs de Tarbes* de Jean Paulhan posent un problème qui a été négligé jusqu'ici par les psychologues qui ont étudié le langage. C'est le problème du *langage châtié*, du *langage surveillé*, du *langage rectifié*, du langage auquel on attache une *valeur* littéraire. Cette *valorisation* n'avait pas encore trouvé son philosophe. La critique littéraire qui « valorise » les œuvres n'a jamais franchement exposé son système de valeurs littéraires. Jean Paulhan vient obliger la critique littéraire à un examen de conscience qui doit préparer une philosophie du langage écrit.

Nous devons d'abord comprendre que l'œuvre de Paulhan dépasse le cadre d'une critique de la critique. Elle nous engage à mieux classer les valeurs d'explication et les valeurs d'expression, les valeurs spontanées et les valeurs cultivées. Même en parlant, nous avons besoin d'une *littérature*. La littérature — qu'il faudra bien un jour relever d'un injuste mépris — tient à notre vie même, à la plus belle des vies, à la vie *parlée*, parlée pour tout dire, parlée pour ne rien dire, parlée pour mieux dire. Oui, notre parole doit avoir, comme nos écrits, souci d'une Valeur, d'une valeur *directe*, qui n'est qu'à elle, que nous devons donc exprimer par une tautologie : *la parole est une valeur parlée*, elle valorise l'être qui parle, l'*être parlé*.

Il s'agit, à nos yeux, non pas d'un problème secondaire, mais bien d'un problème qui touche le fond même de la culture, qui doit donc intéresser les philosophes qui ont compris que le langage n'était pas seulement le véhicule de la culture, mais le principe même de la culture.

Or, quand on parle de valeurs, tout le monde se croit maître, tout le monde se croit le droit de juger. Il est même des philosophes qui définissent la valeur comme une essence de prise immédiate. La *Valeur littéraire* échappe moins que toute autre, à ces prétentions. Les mentors, les critiques, ceux que Paulhan appelle les *Terreurs*, par des jugements de valeur *a priori*, écrasent les efforts de culture. En interdisant « les fleurs », ils empêchent toute floraison. Ils briment la vie littéraire dans son germe, dans sa spontanéité. Dès les premières

pages de son livre, Jean Paulhan met la critique littéraire en face de sa responsabilité. Ne fait-elle pas de la littérature une sempiternelle classe de rhétorique, instituant dans chaque Revue, dans chaque journal, un professeur inamovible, un professeur qui juge tout, idées et images, psychologie et morale. Ce « professeur » décide sans appel, dans l'absolu, au nom de la Langue.

Mais quelle Langue ? s'agit-il vraiment d'une métalogie, d'une langue première qui rendrait à la végétation du *parler* la sève de ses racines profondes ? S'agit-il de cette langue vivante qui se forme — qui pourrait se former si les Terreurs étaient désarmées — dans une sémantique enrichie par l'étrange floraison des psychologies nouvelles ; de ces psychologies qui pourraient enfin, sur les beaux mots, sur les mots heureux et forts, dévoiler tout le « spectre » des valeurs inconscientes, subconscientes, claires, sublimées, dialectisées, feintées... ? Non, la critique littéraire se donne pour fonction de maintenir les *interdits rhétoriques*. Il cristallise les *fonctions de surveillance*. Le langage écrit, dûment morigéné par les professeurs et les critiques, est ainsi soumis à une sorte de censure constante, de *censure spéciale*, à une censure qui est, en quelque manière, attachée à la plume, à une Terreur intime qui coagule l'encre de tout apprenti écrivain. Elle trouble la vie littéraire dans son principe même. Elle met la censure, une censure extérieure, au niveau même de l'expression intime. Loin d'aider à l'effort inouï de création verbale, elle l'entrave. On peut être sûr qu'un Professeur de rhétorique, qu'une « Terreur » retranche toujours quelque chose à l'imagination verbale. La *Terreur* est — au sens bergsonien du mot — ce qui *matérialise* l'expression, elle fait obstacle à *l'élan d'expression*.

Jean Paulhan n'accepterait peut-être pas une condamnation aussi dure. Mais il engage le procès de la Critique avec tant de netteté, il apporte des preuves si convaincantes qu'on ne peut plus guère absoudre les fonctionnaires de la surveillance qui exercent leur dictature arbitraire dans la Cité littéraire.

Donnons d'abord des preuves du caractère contradictoire des jugements littéraires. Sans doute, on savait que ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre. On savait bien que des goûts et des couleurs on n'en discute pas alors même qu'on s'arroge le droit d'en juger. Mais aucun psychologue n'avait encore présenté un dossier si précis des oppositions psychologiques dans le jugement des valeurs littéraires. Sur un même roman, à propos du même aspect, du même caractère, les maîtres de la critique viennent croiser leurs contradictions. Quand l'un dit *monstrueux*, l'autre dit *naturel*. Quand l'un dit *sec*, l'autre dit *tendre*. Les adjectifs très particuliers ne font pas davantage l'unanimité : quand l'un dit *balzacien*, l'autre dit *non balzacien*. La critique littéraire joue avec des adjectifs privés de substance. Qu'on prenne bien la mesure de la discorde : remarquons que la tâche de la critique

n'est pas de faire œuvre psychologique devant l'énigme d'un *visage réel*, devant un *personnage réel* ; il s'agit de juger un personnage *exprimé*, qui n'a absolument rien de tacite, qui n'est finalement que la somme de ses expressions. Dans ces conditions, comment ceux dont le métier est de juger peuvent-ils se contredire avec tant de précision ?

Devant un tel disparate des jugements, où peut-on trouver le centre psychologique de la *Terreur littéraire* ? Ce centre n'est pas autre chose que le pauvre dialogue polémique de la bonne note et de la mauvaise note. Les adjectifs laudateurs s'accumulent ou bien les adjectifs réprobateurs s'agglomèrent. Ce qui est bien est aussitôt vivant, humain, vrai — et tout à l'envers pour le médiocre. On troublerait beaucoup de critiques en leur montrant que le mot *profond* est le plus *superficiel* de tous les mots, que le mot ineffable est un mot bavard, que le mot mystérieux est une épithète claire comme le vide. Les critiques croient en venir à la critique discursive, alors qu'ils ont établi des synonymies sans fin d'une valorisation simpliste. Leur jugement est l'accident de leur humeur.

On objectera que les œuvres sont souvent écrites sur les mêmes principes. Mais, du moins, elles ont manifesté le courage de s'exprimer et souvent ce sont les images *déplaisantes* qui sont les images *utiles* pour une enquête psychologique exacte.

La philosophie de la lecture doit, d'ailleurs, résoudre le paradoxe de l'écrivain et du lecteur cultivés, paradoxe que Paulhan exprime avec une délicate finesse. « Chacun sait, dit-il, qu'il y a, de nos jours, deux littératures : la mauvaise qui est proprement illisible (on la lit beaucoup), et la bonne qui ne se lit pas. » La critique littéraire aide-t-elle à résoudre ce paradoxe ? Il ne le semble pas. « L'on a parfois appelé le XIX^e siècle, siècle de la critique. Par antiphrase, sans doute : c'est le siècle où tout bon critique *méconnaît* les écrivains de son temps. Fontanes et Planche accablent Lamartine ; et Nisard, Victor Hugo. L'on ne peut lire sans honte ce que Sainte-Beuve écrit de Balzac et de Baudelaire ; Brunetière, de Stendhal et de Flaubert ; Lemaitre, de Verlaine ou de Mallarmé ; Faguet, de Nerval et de Zola ; Lasserre, de Proust et de Claudel. Quand Taine veut imposer un romancier, c'est Hector Malot ; Anatole France un poète, c'est Frédéric Plessis. Tous, il va sans dire, passent sous silence Cros, Rimbaud, Villiers, Lautréamont » (p. 19). Dans l'émiettement des jugements arbitraires, on ne sait même pas où trouver le principe d'explication ; après avoir essayé d'expliquer les œuvres par l'homme qui les écrit, par sa vie, par son milieu, — ou même par ses lecteurs comme si l'écrivain était une sorte de concrétion des intérêts de lecture — on marque un certain éloignement de toute explication et Jean Paulhan rappelle que « M. Pierre Audiat remarquait récemment que les critiques sérieux (parmi lesquels il se compte) ont, depuis longtemps, renoncé à juger romans ou poèmes ».

N'est-ce pas précisément parce qu'on ne tente pas une explication vraiment autonome qui consisterait à expliquer la *littérature* par l'*activité littéraire* ? Il faudrait, pour cela, relever la *littérature* de sa condamnation. Il faudrait comprendre que le *langage écrit* est une activité autonome, que la *littérature* est un des premiers besoins des civilisations *actuelles*. Certes, on devra toujours tenir compte de la *littérature révolue*, mais pour mesurer comment elle prépare, de nos jours, l'autonomie de l'expression en étudiant plusieurs siècles d'expression non autonome. Loin de barrer la route à l'évolution, il faudrait donc susciter les forces d'évolution en action, de toute évidence, dans l'expression littéraire — en séparant la littérature *litteratura* de la littérature *litteraturans*. La Terreur devrait donc passer du rôle critique au rôle enseignant. Où trouver les éléments d'une *imagination enseignante* dans l'ordre des lettres ? — Bien entendu, il faut d'abord donner une leçon sur la *liberté* des lettres, sur les mille manières de *bien* écrire. Mais « nos arts littéraires sont faits de refus ». Ils ont semé sur le vocabulaire des *tabous*.

Et les critiques portent souvent plus d'attention au mot qu'à la phrase — à la locution plus qu'à la page. Ils pratiquent un jugement essentiellement atomique et statique. Rares sont les critiques qui essaient un nouveau style en se soumettant à son *induction*. J'imagine, en effet, que de l'auteur au lecteur devrait jouer une *induction verbale* qui a bien des caractères de l'induction électromagnétique entre deux circuits. Un livre serait alors un appareil d'induction psychique qui devrait provoquer chez le lecteur des tentations d'expression originale. « La dure exigence d'originalité (qui) guide à présent les lettres » (p. 33) est peut-être la soudaine conscience que le problème de la littérature touche à la vie même du langage. C'est l'expression — plus encore que la pensée — qui doit se révéler originale. Et quand un *cliché* « traîne la pensée à sa suite, — une pensée honteusement résignée », il semble qu'une lourdeur atteigne des centres de mobilités vitales. Il faut cependant se garder d'un jugement général. Jean Paulhan montre que le *cliché* lui-même ne mérite pas toutes les critiques qu'on lui adresse. Le *cliché* peut être nécessaire et se révéler comme le terme indispensable. Il peut aussi introduire une pensée profonde. Il peut être psychologiquement réinventé. Clef rouillée qui ouvre un domaine féérique. Parfois, le *lieu commun* est le centre de convergence où vient se former un sens nouveau, une richesse expressive nouvelle. « Je veux bien que les scies donnent, à qui les entend sans bienveillance, l'impression d'une phrase que l'on répète au petit bonheur. Mais qui les prononce à l'inverse, découvre joyeusement les mille et mille applications ingénieuses à quoi prêtent, avec un même bonheur, « Tu te rends compte », « Au revoir et merci », « Il n'y a qu'à... ». Et l'on sait du reste qu'il arrive aux cœurs les plus naïfs et sincères, et les moins soucieux de mots, de s'épancher sponta-

nément en proverbes, locutions banales, et lieux communs. C'est de quoi les lettres d'amour sont l'exemple : infiniment riches et d'un sens exceptionnel pour qui les écrit ou les reçoit, — mais énigmatiques pour un étranger, à force de banalité, et (dira-t-il) de verbalisme » (p. 98). Et la psychologie du *cliché* mieux observée conduit justement Paulhan à ce jugement : « Cette sorte singulière de phrase semble faite enfin pour démentir tout ce que l'on imagine à son sujet — comme si les critiques parlaient du verbalisme à propos des seules phrases qui nous font absolument oublier qu'elles sont phrases et mots, les mieux propres à nous donner le sentiment de la pureté, de l'innocence » (p. 99).

Peut-être faut-il aussi défendre le langage contre les critiques bergsoniennes. D'après Bergson, le langage n'est pas propre à exprimer la vie intérieure. Il faudrait subterfuge et subtilité pour échapper à la prison de mots. Comment peut-on oublier ainsi tout le caractère ailé du parler, toute l'exubérance vitale que procure une expression bien dynamisée ? Quand les mots en foule tourbillonnent autour d'une pensée, ils la réveillent, la rajeunissent, l'animent. Une pensée se couvre alors de littérature. Comme elle serait pauvre cette pensée sans cette expression littéraire renouvelée ! Comme elle vit au contraire dans les poèmes, dans les livres aussi de ces écrivains déserts jamais embarrassés, sans cesse mobilisés par la dynamique de l'imagination ! Et comme nous comprenons, comme nous faisons nôtre, le jugement de J. Paulhan sur la doctrine bergsonienne du langage : « Je ne vois guère de doctrine en apparence plus étrangère ou plus hostile aux Lettres, mieux propre à les réduire à quelques amas de lâchetés, d'abandons » (p. 65). Et quand Bergson écrit : « Sous les joies et les tristesses qui peuvent à la rigueur se traduire en paroles (le poète) saisit quelque chose qui n'a plus rien de commun avec la parole, certains rythmes de vie et de respiration qui sont plus intérieurs à l'homme que ses sentiments les plus intérieurs » (p. 66). Jean Paulhan objecte justement : « J'hésite à reconnaître ici Rimbaud, Baudelaire ou Mallarmé. (Ou plutôt, si j'y reconnais certaine part de leur œuvre, j'y vois mal le souci, qu'ils avouent, leur dévotion au langage, leur respect religieux du mot) » (p. 67). Oui, qui sait choyer les mots, choyer un mot, découvre que la perspective verbale interne est plus lointaine que toute pensée. En méditant un mot, on est sûr de trouver un système philosophique. La langue est plus riche que toute intuition. On entend dans les mots plus qu'on ne voit dans les choses. Or, écrire c'est réfléchir aux mots, c'est entendre les mots avec toute leur résonance. Dès lors, l'être *écrivain* est l'être le plus original qui soit, le moins passif des penseurs. On n'a pas le droit de prendre sa mesure en se référant à celui qui copie, qui critique, qui répète, qui accumule clichés et formules. Il suffit de lire un vrai poète, un Rilke, pour comprendre, comme il le disait, que le langage nous révèle à nous-mêmes (cité par Jean Paulhan, p. 79).

Le livre de Jean Paulhan ne se borne d'ailleurs pas à une critique de la critique. Il entreprend de déterminer une Rhétorique qui aurait à la fois sagesse et mobilité, une Rhétorique qui, chaque jour, « nettoierait » les clichés, qui donnerait des règles à l'*originalité* elle-même. Il détermine une sorte d'au-delà de la critique où pourraient se réconcilier l'écrivain et son juge. Il suffirait pour cela que les expériences littéraires se multiplient et se précisent. Le théâtre, le roman, le poème ne doivent pas avoir peur du théâtral, du romanesque, du lyrique. Ils n'auront leur *élan* (p. 171) qu'en accentuant leur essor, qu'en devenant plus théâtral, plus romanesque, plus lyrique. Le devoir du critique est d'être un incitateur.

Dans un court compte rendu, on ne peut donner que quelques-uns des thèmes généraux d'un livre aussi riche en jugements particuliers. Peut-être même est-ce en trahir déjà la valeur que d'en tirer des leçons d'ensemble. En effet, le livre est efficace par le détail de ses arguments, par les conflits qu'il évoque à chaque page. Il est écrit en des phrases courtes, vives, droites, qui font penser avec une rapidité étonnante. Elles prouvent précisément l'existence des « valeurs de jugement », des « valeurs de critiques » qui doivent réformer une critique littéraire qui n'avait pu encore, avant Jean Paulhan, diriger l'examen, d'une manière aussi constructive, contre elle-même.

Gaston BACHELARD.

TABLE DES MATIÈRES
TOMES CXXXII ET CXXXIII

REVUE PHILOSOPHIQUE 1942-43

ARTICLES (I = CXXXII ; II = CXXXIII)

	PAGES
Badelle (J.-R.) . - Foi religieuse et connaissance philosophique, à propos de Hegel, « <i>Glauben und Wissen</i> »... II,	68
Baudouin (Ch.) . - La psychologie est-elle la science de l'action ? (<i>Suite et fin</i>) I,	129
Berteval (W.) . - Bergson et Einstein I,	17
Burloud (A.) . - Les traditions et les rythmes collectifs... I,	29
... L'âme collective II,	109
Dupréel (E.) . - Le pari de Pascal et les valeurs I,	97
Fauré-Frémiet (Ph.) . - L'effort réalisateur de la conscience... II,	34
Jean de Dieu (R. P.) . - Les exigences idéalistes et la théorie bonaventurienne de la certitude I,	49
Lalo (Ch.) . - Les étapes de l'esthétique structurale II,	10
Nogué (J.) . - Le toucher et l'espace I,	5
Comtesse Jean de Pange . - Simples remarques sur notre « temps » II,	5
Vancourt (R.) . - L'acte volontaire chez Maine de Biran... II,	126
Verneaux (R.) . - Le criticisme de Dauriac I,	97
Vialle (L.) . - Le bovarysme I,	111

NOTES ET DOCUMENTS

Berteval (W.). — *Intuition et géométrie*, I, 145. — **Bréhier (É.)**. — *Les trois classes de la cité platonicienne*. — *Une forme archaïque du « Cogito, ergo sum »*, II, 143. — **Collet (Dr G.)**. — *A propos de « Mundus vult decipi »*, II, 85. — **Piéron (H.)**. — *Synchrétisme perceptif*, II, 141. — **Poddereguine (N.)**. — *Le temps et P.-N. Changeux*, I, 81. — **Servien (P.)**. — *Égalité physique, égalité mathématique*, I, 82.

REVUES CRITIQUES

Bachelard (G.). — **P. Ducassé**, *Méthode et intuition chez A. Comte*; — *Essai sur les origines intuitives du positivisme*, I, 85. — **J. Paulhan**, *Les fleurs de Tarbes*, I, 151. — **S. Lupasco**, *L'expérience microphysique et la pensée humaine*, II, 155.

Bouvier (R.). — **Ch. Baudouin**, *Découverte de la personne*, II, 145. — **P. Masson-Oursel**, *Le fait métaphysique*, II, 150.

Dossier (P.). — **Et. Rabaud**, *Transformisme et adaptation*, II, 158.

TABLE DES MATIÈRES

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

	PAGES		PAGES
Barraud (J.) . — Réflexions sur la musique.....II,	175	Gerritsen (T. J. C.) . — La phil. de HeymansI,	172
Beckert-Freising . — « <i>Contingens</i> »I,	92	Goblot (E.) . — La vie, l'œuvre.....II,	87
Belgodere (F. J.) . — La verdad, la ciencia y la filosofiaI,	183	Goethe . — Conversations avec Eckermann, trad. ChuzevilleI,	169
Berger (G.) . — Le Cogito dans la phil. de Husserl.I,	173	Gödel (R.) . — Die Lehre von der Identität... seit LotzeII,	91
— Recherches sur les conditions de la connaissanceII,	170	Gotschalk (D. W.) . — Structure and reality.II,	91
Bernège (P.) . — ExplicationII,	176	Gouhier (H.) . — A. Comte et Saint-Simon.....	179
Bouglé (C.) . — Les maîtres de la phil. universitaire en FranceII,	89	Grenier (J.) . — Le choix.I,	185
Brehat (R.) . — Lamennais, le trop chrétienI,	184	Hess (G.) . — Pierre GassendI,	158
Brentano . — Naturwiss. u. MetaphysikI,	187	<i>Höfding et Meyerson</i> . — <i>Correspondance</i> , publ. par F. BRANDTI,	176
Campanella (T.) . — Epilogo magnoI,	157	Hume and Present Day ProblemsI,	163
Campo (M.) . — G. Wolff e il rationalismo precritico.I,	164	Illemann (W.) . — Wesen und Begriff der Philosophie.I,	181
Carcopino (Cl.) . — Les doctrines sociales de Lamennais.....I,	184	Kant . — The heritage of K., éd. by G. T. Whitney and D. F. BowersI,	166
Cassirer (E.) . — Axel HägerströmI,	171	Kelly (T. R.) . — Exploration and reality in the phil. of E. Meyerson..I,	178
Chapiro (M.) . — L'illusion comique.....II,	174	Klibansky (R.) . — The continuity of the Platonic during the Mid. age..I,	95
T. Moretti Costanzi . — Il pensiero di A. Fouillée.II,	87	Loisy (A.) . — G. Tyrrell et H. BrémondII,	93
Cournot . — Nella Economia e nella Filosofia..I,	170	Laporte (J.) . — L'idée de nécessité.....II,	172
L. Dupuis . — Les abouliés socialesI,	189	Messaut, J. (O. P.) . — La phil. de L. BrunschvicgI, 179; II,	90
C. Falencci . — Le problème de la vérité chez Pascal.I,	160	Michaelis (G.) . — A. Schopenhauer zum 150 Geburtstag.....II,	88
G. A. Fichte . — La seconda Dottrina della Scienza.I,	169	Del Negro (W.) . — Die Phil. der Gegenwart in DeutschlandI,	185
Gandilhac (P. de) . — Nicolas de CuesII,	164		
Gérard (R.) . — Le déclin d'un raisonnement...II,	96		

REVUE PHILOSOPHIQUE

	PAGES		PAGES
Paoli (J.) . — Défilé entre La Bruyère et Bergson. I,	162	<i>in Marcianum</i> , éd. by C. LUTZ I,	157
Possibility II,	92	Vancourt (R.) . — Derniers commentateurs alexan- drins d'Aristote I,	93
Pourrat (H.) . — L'homme à la bêche..... I,	186	Vaysset-Boutbien . — St. Mill et la sociol. fran- çaise I,	183
Przyluski (J.) . — L'évolu- tion humaine II,	169	Vivante (L.) . — Indétermi- nation et création I,	185
Radcliffe-Brown (A. R.) . — Taboo..... I,	182	Waehlens (A. de) . — La phil. de M. Heidegger. II,	165
Ratschow (C. H.) . — Die Einheit der Person .. II,	89	Wasmer (M. de) . — Témoi- gnages chrétiens ; 8 mys- tiques espagnols..... I,	183
Rickert (H.) . — Unmittel- barkeit u. Sinndeutung I,	180	Weinreich (M.) . — Max Weber II,	87
Sartre (J. P.) . — L'être et le néant..... II,	177	Werner (Ch.) . — La phil. grecque I,	91
Schmidt (F.) . — Kleine Lo- gik der Geisteswissen- schaften I,	182	Zawirski (Z.) . — L'évolu- tion de la notion du temps II,	91
Sciacca (M. F.) . — Studi sulla fil. medioevale mo- derna I,	94		
Scot (J.) . — <i>Annotationes</i>			

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nabert (J.), *Éléments pour une éthique*, II, 175. — **Le Senne (R.)**, *Traité de Morale générale*, II, 175. — **Bidez (J.)**, *A la recherche de l'Aristote perdu*, II, 175. — **Leroi-Gourhan (A.)**, *Évolution et techniques : L'Homme et la Matière*, II, 175. — **Reymond (A.)**, *Philosophie spiritualiste*, II, 176. — **Chaix-Ruy (J.)**, *G.-B. Vico*, II, 176. — **Kant (E.)**, *Critique de la raison pratique*, avec Introduction par **Alquié (F.)**. — **Hegel**, *Principes de la phil. du droit*, avec Préface par **Hyppolite (J.)**. — **Platon**, tome II, par **Robin (L.)**. — **Gouhier (H.)**, *L'Essence du théâtre*. — **Rousseau (J. J.)**, *Contrat social (M. Halbwachs)*. — **Forest (A.)**, *Consentement et création*, 187. — **Pseudo-Denys**, *Ceuvres (de Gandillac)*, 187. — **Tinivella (G.)**, *Bacone e Locke*, 188.

Nécrologies : Jules DE GAULTIER, I, 95 ; — Em. LEROUX, I, 96 ; — L. DUGAS, II, 189.

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

AUTORISATION S. 180

1944. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
Dépôt légal : 1-1944 C.O.L. 31.0455 IMP. N° 10.130